L'affranchissement de l'Arménie

Echo bamay

La victoire russe se développe en Transcaucasie avec une irrésistible soudaineté. Là, comme au Sinaï, la faillite des instructeurs allemands apparaît complète; une armée de plus de 200.000 hommes — la plus importante formation de campagne constituée par la Turquie depuis la guerre — a été en quelques semaines bousculée, tronçonnée et dispersée par les forces russes descendues du Caucase. Nos alliés avaient différé leur heure; ils en restent les maîtres. Après une lente agonie qui décourage l'Europe, l'Arménie pantelante va revivre: la conquête est ici la libération.

Le succès russe prend ainsi une signification multiple dans la guerre comme dans la paix.

C'est d'abord un succès et un gage stratégique. Après s'être longtemps résignées à couvrir avec quelque nonchalance leur frontière caucasique, les forces moscovites poussent au cœur de l'adversaire. La ruée des cosaques sur Erzeroum et bientôt sur Van brise les communications, donc les intrigues entre la Turquie allemande et la Perse septentrionale. Elle trouble et paralysera bientôt le recrutement indispensable des mercenaires germains en Anatolie. Elle prépare enfin, cette jonction sur l'Euphrate des armées russe et anglaise qui fixera, au profit des alliés, le destin de l'Orient moyen. Triple résultat dont les conséquences prochaines dépassent singulièrement la mise en déroute des janissaires de Guillaume-pacha.

Politiquement et économiquement, la conquête de l'Arménie inscrit à l'actif de la Russie un profit appréciable.

C'est d'abord l'aboutissement d'un plan traditionnel et logique que l'Allemagne avait sournoisement affecté d'admettre. La déviation vers le sud de la ligne de l'Euphrate, le renoncement au réseau complémentaire arménien étaient la rançon du consentement russe au Berlin-Bagdad. Il est essentiel aujourd'hui de retenir que nos alliés imposent à l'Allemagne par la force de leurs armes le respect de ces engagements asiatiques qu'elle n'avait pris que pour les trahir.

Economiquement, la Russie arrache l'Arménie à l'Allemagne plus encore qu'à la Turquie. Ce champ d'exploitation et ce marché valent les convoitises; le seul vilayet d'Erzeroum, décimé par les massacres, groupe encore plus de sept cent mille habitants; sur toute la province, l'élevage, la production des céréales et des huiles, offrent un choix de ces ressources élémentaires si âprement recherchées par l'Allemagne sur son monde rétréci où chaque heure ferme une perspective.

Et l'Allemagne ici encore avait préparé et exagéré son action. C'est vers 1905 que ses premiers commis-voyageurs espions commencent d'exercer à Erzéroum: six ans après ils ont enlevé aux importateurs anglais les deux tiers de leurs affaires. Mais ce n'est pas seulement pour vendre leur camelote que les Oppenheim foisonnent en Arménie; ils ont aperçu l'incomparable intérêt de cette clientèle qui est toute composée d'intermédiaires; l'Arménie achète toujours avec l'idée de revendre — donc de racheter; ce client est un agent de transit et de propagation. La folie rouge des Turcs ne l'avait pas compris.

Mais l'Allemagne cherchait à ramener en Arménie, où elle se flattait d'imposer tôt ou tard son monopole, une partie de ces émigrés qui n'étaient que les évadés des géôles et des chambres de torture. La délivrance russe va maintenant repeupler et enrichir très vite cette province dont les Allemands n'ont pu réussir à faire un bazar parce que les Turcs s'obstinaient à en faire un cimetière.

Et voici la vraie, la noble signification de la victoire russe. C'est avant tout un sauvetage et une résurrection. Avant de grandir les conquérants, elle ranime des mourants.

« Qui ne pleure, dans notre pays ? » interroge tragiquement, à la veille de la guerre d'Europe, le poète arménien Aharonian. « Qui ne pleure ? mon cœur est percé, déchiré... il n'y a plus de place pour un nouveau couteau, pour une flèche nouvelle... », cri pathétique où s'exprime ce désespoir que redoubla la trahison des Jeunes-Turcs, massacrant au nom de la liberté, comme Abdul-Hamid massacrait au nom de l'absolutisme. La hideuse tuerie d'Adana avait brisé les dernières illusions, l'Arménie n'attendait son salut que de la Russie, « alliée des Francs ».

Et la guerre n'a fait que précipiter la crise fatale. En fait, le sort prospère des Arméniens de Russie exerçait depuis une vingtaine d'années son attraction au delà du Caucase. Le voyage de Nicolas II, qui, en 1894, est reçu à la cathédrale arménienne de Tiflis, parcourt les communautés, encourage « ses chers Arméniens », avait eu un retentissement sonore. Le libéralisme conseillé par le tsar aux gouverneurs, notamment au vice-roi Vorontzow-Dachkow avait, malgré quelques passagers malentendus, développé ces sympathies logiques. Quand, au début de la guerre, la Turquie essaye de dissocier la mosaïque des races caucasiques, elle se heurte au refus sévère des révolutionnaires georgiens et arméniens.

« La Turquie, déclarent-ils, est une des monarchies d'Asie les moins civilisées et les plus arriérées. Les masses populaires y sont plus humiliées et opprimées qu'en tout autre pays. La constitution turque est une illusion .. c'est pourquoi nous blâmons la conduite de ceux qui chercheraient à conclure un accord avec les Turcs dans le but de mensongères libérations. »

La sincérité de cette volonté s'affirme par l'enthousiasme dont témoignent aujourd'hui les Georgiens et les Arméniens du Caucase qui combattent au premier rang des victorieuses armées du tsar. C'est, entre eux et les Russes, le meilleur hommage que puissent échanger l'Empire moscovite et ses peuples : les libérés d'hier deviennent les libérateurs d'aujourd'hui. C'est un grand exemple et une sûre promesse.

Maurice FRESNOY.